



**HAL**  
open science

## Pots et Melting Pot : céramiques, mixités, bricolages

Clément Bellamy

► **To cite this version:**

Clément Bellamy. Pots et Melting Pot : céramiques, mixités, bricolages. Mario Denti; Clément Bellamy. La céramique dans les contextes archéologiques "mixtes". Autour de la Méditerranée antique, Presses Universitaires de Rennes, pp.21-28, 2016, Coll. Archéologie et Culture, 978-2-7535-4781-0. halshs-01556384

**HAL Id: halshs-01556384**

**<https://shs.hal.science/halshs-01556384>**

Submitted on 5 Jul 2017

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le fichier suivant est le document auteur correspondant à la référence suivante :

Bellamy C., « Pots et Melting Pot : céramiques, mixités, bricolages », in Denti M. et C. Bellamy (Dir.), *La céramique dans les espaces archéologiques « mixtes »*. *Autour de la Méditerranée antique*, Presses Universitaires de Rennes, Rennes, 2016, p. 21-28.

La pagination correspond à l'édition papier des PUR.

# POTS ET MELTING POT : CÉRAMIQUES, MIXITÉS, BRICOLAGES

Clément BELLAMY

*« All cultures are the result of a mishmash, borrowings, mixtures that have occurred, though at different rates, ever since the beginning of time. »*  
Claude LEVI-STRAUSS, « Anthropology, Race and Politics: a Conversation with Didier Eribon », in R. BOROFKY (Dir.), *Assessing Cultural Anthropology*, New York, McGraw Hill, 1994, p.424.

## 1. Introduction

Le propos du présent ouvrage est d'affronter l'étude du matériel céramique dans le cadre particulier de contextes archéologiques qualifiés de « mixtes », et cela sur les plans théorique, méthodologique et pratique. Le dessein, assez ambitieux, s'est tout de même limité géographiquement au bassin méditerranéen occidental et une partie de l'Europe continentale, et chronologiquement à la Protohistoire et à l'Antiquité<sup>1</sup>.

Dans ces domaines, la thématique de la « mixité » et des identités en général est loin d'être nouvelle, mais ici c'est l'approche qui se veut renouvelante. Tout d'abord car cette rencontre a convoqué de jeunes chercheurs, doctorants et post-doctorants, travaillant avec des méthodologies originales et nouvelles, susceptibles de refondre nos connaissances sur les sujets examinés. Et d'autre part car cet ouvrage rassemble en son sein des contributions d'horizons divers, tant sur le plan des axes de travail, du panorama culturel, chronologique et géographique, et des perspectives de recherches, que des laboratoires et universités de provenance des contributeurs, signes d'une collaboration fructueuse au niveau international.

Les contributions ont donc en commun un matériau, la céramique, et une discipline à part entière, la céramologie. L'idée de départ était de confronter les méthodes employées, les choix terminologiques et les élaborations typologiques lorsque le matériel d'étude provient d'un contexte historico-archéologique « mixte », ici défini comme associant au moins deux *cultures matérielles*<sup>2</sup> différentes qui cohabitent, coexistent, à travers des modalités que nous savons déjà ardemment discutées dans la recherche actuelle.

En arrière-plan, un dénominateur commun : la question de l'identité. Mais – comme on le verra par la suite – quelle identité ? Il y a l'identité individuelle, celle des producteurs, celle des consommateurs, celle des « marchands », il y a l'identité collective, celle des communautés ; l'identité peut être ethnique, culturelle, sociale ou politique. Enfin, reliant tout cela, des concepts comme l'acculturation, le métissage, ou encore l'hybridité

Il peut être utile alors de proposer un – synthétique – parcours historiographique des différentes notions. Ici le prisme choisi sera celui de la caractérisation des relations entre Grecs et indigènes entre âge du Fer et époque archaïque<sup>3</sup> et de la définition – tant archéologique qu’heuristique – des identités.

### 1.1 Grecs *versus* Indigènes : une Guerre des Mondes

La question des relations entre communautés grecques et indigènes à l’aune de la « colonisation grecque » s’est rapidement posée<sup>4</sup>, mais de façon unilatérale, helléno-centrée, et d’une manière que nous pourrions presque qualifier de « wellsienne »<sup>5</sup> ; le recours quasiment exclusif et inévitablement partial aux sources écrites anciennes conditionne l’étude de cet autre « Nouveau Monde »<sup>6</sup>, avant que les données archéologiques, encore rares, ne jouent un rôle plus décisif<sup>7</sup>. Et ce n’est véritablement qu’à partir des années 1970 que cette question des rapports entre Grecs et indigènes s’impose comme un sujet de recherche autonome, particulièrement grâce au développement et à l’amélioration des connaissances – sur le plan archéologique – relatives à la composante indigène, notamment en Italie du Sud et en Sicile. Révélateur de ce renouvellement de la recherche est le titre du onzième congrès d’études de Tarente, *Le genti non greche della Magna Grecia*, en 1971<sup>8</sup>. Le titre même et l’introduction de la contribution de Juliette de La Genière révèlent à quel point il était encore problématique à l’époque de parler d’archéologie du monde indigène<sup>9</sup>. De fait, la promotion de cette *archéologie des vaincus*<sup>10</sup> se heurte à l’écrasant spectre du miracle grec : Piero Orlandini par exemple, spécialiste de l’art grec, caractérisait alors – dans ces mêmes actes – l’art indigène *par rapport* à l’art grec, relevant par exemple l’utilisation indigène particulière de la couleur, élément jugé moins conforme à la rationalité de l’art hellénique<sup>11</sup>.

Dans le cas d’objets dont on ne savait déjà plus s’ils étaient grecs ou indigènes, seulement deux voies interprétatives semblaient possibles : soit la maladresse du trait et de la forme accusait la main indigène, soit il s’agissait d’un rebut d’atelier, qui avait pu trouver preneur parmi la clientèle indigène – *a priori* beaucoup moins regardante sur la qualité<sup>12</sup>. Dans le même temps, Serge Gruzinski et Agnès Rouveret proposaient d’utiliser le concept d’*acculturation*, emprunté à l’anthropologie, en tant qu’ensemble des phénomènes résultant de contacts continus et directs entre deux groupes culturels différents<sup>13</sup>, pour discuter des interactions entre Grecs et non-Grecs. Mais même si les auteurs admettaient qu’il n’y avait pas un sens unique à ce phénomène, ils préféraient toutefois privilégier « l’impact de la culture étrangère sur la ou les cultures locales »<sup>14</sup>.

En 1981 se déroule à Cortone un important colloque intitulé *Modes de contacts et processus de transformation dans les sociétés anciennes* – dans lequel la Grande Grèce tient une place particulièrement importante – qui offre alors un généreux panorama de situations concrètes d’interactions entre « civilisations », permettant une réflexion élargie sur la pertinence de la nomenclature utilisée<sup>15</sup>. Juliette de La Genière y remarquait déjà la différence finalement presque négligeable entre migrants Grecs et communautés indigènes de l’Italie du Sud et de la Sicile<sup>16</sup>, s’opposant farouchement aux théories trop « simplistes » qui percevaient dans cette situation soit la civilisation s’imposant à la sauvagerie, soit le Grec « acculturant brutal, une caricature d’Espagnol au Mexique »<sup>17</sup>. Cette idée se retrouve également chez Joseph C. Carter, prospecteur du territoire grec de Métaponte, lorsqu’il émet l’hypothèse qu’au cours du long développement de la *chora* de Métaponte – après 600 – les groupes grecs et indigènes soient devenus progressivement « indistinguishable »<sup>18</sup>.

Dès la fin des années 1990, Irad Malkin, cherchant dans les mythes grecs l’origine de la construction identitaire des Grecs mais également d’autres peuples, introduit dans ce foisonnant champ de recherche l’idée d’un « Middle Ground », « a civilization [...] neither purely native nor entirely colonial-imported »<sup>19</sup>. Ce « terrain d’entente », ailleurs appelé « third space »<sup>20</sup> est donc occupé par des communautés mixtes<sup>21</sup>, incorporant et combinant des éléments socio-culturels des différentes parties en présence. Ces situations mixtes, ces identités nouvelles, ces objets qualifiés d’hybrides, devinrent alors de plus en plus facilement perceptibles et reconnus, tandis que l’on sortait du carcan paralysant de l’helléno-centrisme et de l’hellénisation<sup>22</sup>, et que les données archéologiques sur ces contextes particuliers – inédits ou revisités – essaïaient dans la littérature.

### 1.2 Hybridité : concept ou « roue de secours »

Alors que le concept d’hellénisation, qui niait pour ainsi dire l’histoire des « autres »<sup>23</sup>, avait le double désavantage d’impliquer un sens unique de contact et un rapport de type dominant-dominé, dû à une entité plus forte structurellement, culturellement, politiquement<sup>24</sup>, d’autres termes, plus souples, moins absolus, (re)vinrent à la mode ; c’est

le cas de l'hybridité<sup>25</sup>. Le terme, encore aujourd'hui largement utilisé, a l'avantage d'être moins strict que l'hellénisation ; mais c'est aussi sa malléabilité et l'imprécision de sa définition qui constituent ses principaux défauts – de façon quasi synonymique, on trouvera également métissage ou créolisation<sup>26</sup>. Christel Müller propose en 2002 de définir l'hybridité en notant qu'elle « implique d'abandonner l'idée de modèles purs qui se corrompraient progressivement au contact d'éléments culturels étrangers et, en inversant « le parcours », de postuler « une impureté et un mélange originaires »<sup>27</sup> », autrement dit, l'hybridité placée au point de départ de la réflexion.

Cette position selon laquelle l'identité se construit sur une certaine différence semble être le dénominateur commun des travaux plus récents, où les provenances géographiques multiples<sup>28</sup>, ou l'éclectisme des styles<sup>29</sup>, participent activement de la création de ces identités nouvelles<sup>30</sup>. Ainsi, l'hybridité – que l'on sent parfois utilisée comme « roue de secours », notamment aux problèmes soulevés par l'épineuse question de l'ethnicité<sup>31</sup> – se retrouve fréquemment affublée à l'objet même, car fusionnant des techniques et/ou des styles caractéristiques de groupes différenciés<sup>32</sup>. Parfois – après un *gap* interprétatif quelquefois discutable – le terme qualifie le groupe duquel semblent originaires les objets en question<sup>33</sup>, ou la communauté qui semble regrouper des éléments et des pratiques de traditions culturelles distinctes<sup>34</sup>. Enfin, il permet de désigner, sans véritablement définir ses modalités, le processus par lequel on aboutit à ces objets hybrides, en l'utilisant sous sa forme substantive « hybridation »<sup>35</sup>.

Finalement, si cette notion a eu le mérite de précipiter l'abandon de termes encore plus connotés, sa prétendue neutralité est remise en cause de plus en plus ouvertement, dans l'archéologie européenne comme extra-européenne<sup>36</sup> : en effet, le fait que le terme soit en fin de compte plus souvent appliqué aux colonisés qu'aux colonisateurs, ou la flagrante multiplicité des utilisations, définitions et théorisations du terme, doivent nous interroger sur sa pertinence et sur le sens de notre démarche.

## 2. L'ethnicité

Nous l'avons évoqué plus haut, un autre concept, emprunté encore une fois à l'anthropologie et à l'ethnologie, a été assez récemment (ré)utilisé, mais le plus souvent dernièrement pour être commenté et critiqué dans son utilisation : il s'agit de l'ethnicité. Il nous intéresse ici, attendu que nous nous appliquons déjà à discuter de l'identité de ces potiers, de ces groupes ou communautés mixtes qui fabriquent et/ou utilisent les céramiques dont il est question ici, et que l'identité ethnique est régulièrement évoquée dans ce cadre.

L'utilisation – ou plutôt l'instrumentalisation – dans les travaux historico-archéologiques n'est pas nouvelle : dès les années 1850, le terme d'ethnie, traduit ultérieurement comme synonyme de race, puis surtout à partir des années 1880 avec Gustaf Kossina, va servir notamment la *Deutsche Vorgeschichte* (« Préhistoire allemande ») et la recherche des fameux « Indo-Germains », donnant naissance à un cadre théorique et méthodologique qui constituera un des piliers de l'idéologie nazie en même temps que la légitimation scientifique de l'entreprise d'épuration raciale du III<sup>e</sup> Reich<sup>37</sup>. On y trouve notamment l'idée d'une correspondance entre style d'une culture matérielle et groupe ethnique, chimère aujourd'hui abandonnée mais qui perdura encore après-guerre<sup>38</sup>. La question ethnique, ici plus particulièrement dans le cadre de l'âge du Fer et de l'époque archaïque de l'Italie méridionale, reviendra au cœur des débats avec notamment le 37<sup>e</sup> congrès de Tarente, où l'anthropologue et ethnologue Jean-Loup Amselle est invité à introduire le sujet des « Confini e frontiera nella grecita' d'Occidente »<sup>39</sup>. Mais ce qui ressort alors dès cette fin des années 1990, c'est la multiplicité et la variabilité des définitions théoriques de l'ethnicité<sup>40</sup>. Pascal Ruby, en 2006, parvient tout de même à délimiter deux groupes de définitions théoriques : ceux « qui retiennent qu'avant la manifestation du phénomène de l'ethnicité existe une série de traits communs entre des individus, qui rendent pour ainsi dire inévitable l'émergence d'identités ethniques » et ceux qui, « au contraire, insistent sur le caractère arbitrairement construit de l'identité ethnique, dont les membres peuvent avoir tendance à recréer a posteriori cette base de caractères communs. »<sup>41</sup>. Dans ces tentatives de définir plus justement l'identité ethnique, et mieux, la construction de celle-ci, il apparaît de plus en plus clair que, difficilement identifiable à travers les vestiges seuls de la culture matérielle<sup>42</sup> ou même dans les pratiques<sup>43</sup>, elle n'est au mieux qu'une identité parmi d'autres<sup>44</sup>. Le seul critère qui semble ressortir finalement de la confrontation critique des différentes définitions du groupe ethnique semble être celui de la croyance en des ancêtres communs, réels ou imaginaires<sup>45</sup> – encore que ce critère ne puisse pas pour certains seoir à la situation coloniale<sup>46</sup>. Le reste, ne serait-ce que « bricolage »<sup>47</sup> ?

Enfin, les ethnonymes<sup>48</sup> que nous possédons pour ces communautés de l'âge du Fer – par exemple celles de l'Italie du Sud et de la Sicile – nous ont été fournis – plutôt que transmis – par les écrivains grecs postérieurs<sup>49</sup> : ce sont alors les Sicules, les Cénôtres, les Iapyges<sup>50</sup>... Tout en ayant conscience du danger des rapprochements entre colonisations antique et moderne<sup>51</sup>, nous pouvons néanmoins formuler une remarque : de la même façon que le découpage en entités ethniques a plus relevé de la responsabilité des administrateurs coloniaux, puis que ce découpage a parfois été lui-même réapproprié par les populations concernées<sup>52</sup>, pouvons-nous imaginer un processus similaire pour les territoires intéressés par la « colonisation » grecque ; et donc l'incongruité de notre démarche qui vise à distinguer et retrouver ces ethnies à partir du matériel archéologique<sup>53</sup> ?

### 3. Les identités

Nous l'avons vu plus haut, l'identité ethnique n'est qu'une identité parmi d'autres ; selon le cadre théorique que nous utilisons, nous pouvons considérer qu'elle prime nécessairement sur les autres ou bien qu'elle peut être reléguée suivant la situation. Mais quelle identité pouvons-nous entrevoir, ou déterminer, à l'aide notamment du matériel céramique, et plus largement des « seules méthodes de l'archéologie<sup>54</sup> » ? La revue des travaux s'intéressant de près ou de loin à la notion d'ethnicité, d'identité ethnique et d'identités en général, met en évidence la dispute autour des « niveaux d'identité », ou des échelles de conscience identitaire : pour prendre le cas grec, on retrouverait, selon les uns ou les autres, une conscience hellénique commune, une conscience de « sous-groupes ethniques » (Doriens, Ioniens, Achéens et Eoliens)<sup>55</sup>, et une conscience identitaire plus « régionale », à l'échelle des cités<sup>56</sup>.

Les nombreux travaux sur l'argument funéraire ont montré également qu'il était difficile de parler d'identité ethnique, et même culturelle, des défunts, en se basant uniquement sur le mobilier présent<sup>57</sup>, et même en complétant avec les rites et les typologies des tombes, au risque de tomber dans la surinterprétation<sup>58</sup>. Il est éminemment périlleux – surtout en contexte funéraire semble-t-il – de déterminer si un type d'objet assez luxueux comme une fibule indigène, à l'intérieur d'une tombe de type grec, reflète alors la construction active d'un *middle ground* et d'une identité « hybride » – ce qui est souvent avancé – ou si l'objet est adopté et traité en dehors d'une possible signification culturelle ou ethnique, et à considérer au même titre que les scarabées égyptiens importés retrouvés dans les tombes grecques de Pithécusses<sup>59</sup>. Lorsque nous avons affaire à des assemblages archéologiques mêlant des éléments – matériels, gestuels – provenant de ce que nous avons défini *a priori* comme des cultures différentes, il faut se rappeler que d'autres préoccupations que celles ethniques et culturelles peuvent avoir présidé à la constitution de ces ensembles : « Plutôt que de parler d'*identité ethnique*, que celle-ci soit dure ou souple, sans doute conviendrait-il mieux de parler de *stratégies identitaires*, qui dépendent à la fois du contexte et de l'appartenance sociale »<sup>60</sup>.

Il est important au moment de l'étude archéologique d'un matériel, céramique dans notre cas, de prendre en compte d'une part son contexte bien sûr, et d'autre part, de veiller à la distinction et à l'articulation entre contexte social de production et contexte social de consommation. Différentes observations ethnoarchéologiques ont démontré la complexité de la relation entre ces deux contextes<sup>61</sup> : sauf rare exception, les céramiques ayant quitté leur contexte de production n'ont plus – et parfois n'avaient pas – vocation à maintenir de quelconques limites de groupes ou de communautés. Si une communauté potière peut être reconnue dans un style particulier, ce style ne va pas – forcément – guider le choix des consommateurs : ainsi, une carte de distribution spatiale des styles céramiques n'offre pas nécessairement des indicateurs valides pour délimiter des groupes ethniques<sup>62</sup>. Par conséquent, nous pouvons déduire qu'un contexte mixte est plus facile à identifier lorsqu'il s'agit d'un contexte de production plutôt que de consommation. Mais encore une fois, il s'agit surtout de savoir ce que nous définissons comme mixte : la communauté, la culture, l'assemblage archéologique, et les modalités de cette mixité. L'assemblage archéologique d'une nécropole peut afficher une couleur mixte, mais il a déjà été question précédemment que cet emmêlement ne suggérait pas *a fortiori* des provenances ethniques ou culturelles différenciées pour les défunts. D'autres paramètres ont pu entrer en compte, notamment celui d'une discrimination sociale, comme c'est peut-être le cas de tombes grecques des colonies siciliennes<sup>63</sup> ou de la tombe 571 de la nécropole indigène de l'Incoronata (azienda agricola Lazazzera), près de Métaponte<sup>64</sup>. On se rend compte alors de la facile distinction qu'il y aurait – et qu'il y a – à opérer entre deux cultures matérielles dans un contexte de production mixte, et de l'usurpation de cette distinction dans la caractérisation de l'identité des artisans ; mais la diffi-

culté se présente rapidement dans le contexte de consommation, surtout lorsque cela implique de façon complexe des pratiques, des logiques et des gestes dont il ne nous reste souvent qu'une vision très morcelée<sup>65</sup>.

#### 4. Du *bricolage* ?

Ces communautés de la Méditerranée, au début du premier millénaire avant notre ère, semblent toutes bien plus perméables que nous l'aurions soupçonné il y a quelques décennies, une perméabilité propice au mélange, qui nous amènent à retrouver ce « syncrétisme originaire » caractérisé par Jean-Loup Amselle pour l'Afrique coloniale<sup>66</sup>. Et en effet, ce brassage antérieur, il semble que nous pouvions déjà en saisir quelques germes à la fois dans les incursions égéomycéniennes et les apports culturels – et peut-être ethniques – transadriatiques au cours de l'âge du Bronze<sup>67</sup>.

Nous pourrions également introduire cette notion de « bricolage », non dans un sens péjoratif, mais plutôt au sens de *La Pensée Sauvage* de Claude Lévi-Strauss. Il y a le *bricolage* des artisans, « un « bricolage » délibéré et sélectif à partir d'éléments empruntés à l'environnement historique ou géographique »<sup>68</sup>. Car finalement, l'identité peut-être la plus immédiatement visible à l'intérieur, sur et autour des vases que nous étudions, c'est l'*identité potière* : une série de caractéristiques technologiques, formelles, stylistiques, propres aux communautés de potiers auteurs de ces objets, et dont nous ne devons pas sous-estimer les apports collectifs autant qu'individuels, surtout dans le cadre de productions non industrielles et très peu – voire non – standardisées.

Et immanquablement il y a *nos* bricolages, terminologiques, typologiques, méthodologiques, incessants mais nécessaires à la meilleure compréhension des objets de nos études. Ces *bricolages* féconds et novateurs, dans les travaux de notre rencontre, nous porteront d'abord dans le sud de l'Italie, où seront encore plus précisément approfondies, par des approches mêlant céramologie « traditionnelle », observations techniques et révisions historiographiques, les modalités des rapports entre communautés grecques et indigènes entre âge du Fer et période archaïque, dans des contextes de production céramique et de consommation (Bellamy, Meadeb ; Amatulli, Ciancio, Gallo, Palmentola ; Garaffa), puis en Sicile, avec une contribution qui permettra d'étendre à cette région les questions d'hybridité dans les assemblages et les matériaux (Camera). Nous continuerons ensuite notre parcours vers la Gaule, d'abord continentale, en examinant l'essor et l'intérêt de l'étude technologique et des observations tracéologiques à la caractérisation des identités de potiers, ici dans des contextes de l'âge du Bronze (Philippe), puis nous retournerons vers la façade méditerranéenne de la Gaule, en se focalisant sur l'inépuisable sujet de la céramique et des pratiques culinaires dans le monde grec colonial et de leur capacités à refléter une (ou des) identité(s) (Claquin ; Curé), avant de nous tourner vers la péninsule ibérique pour alimenter une réflexion globale et détaillée sur le rôle de la céramique comme marqueur d'identités composites (Cabanillas de la Torre). Enfin, nous achèverons notre tour d'horizon méthodologique les débuts de la romanisation en Gaule par une contribution sur la confirmation de l'apport fondamental des méthodes systématiques de quantification céramique, permettant ici de mettre en place le calcul d'un « indice de romanisation » (Barrier).

Sans se risquer à généraliser abusivement ces cas d'études pour en appliquer les conclusions à des espaces chronologiques ou géographiques non traités ici, on rappellera l'accent porté dans les contributions du présent ouvrage sur les propositions de type méthodologique, qui peuvent être transposées ailleurs, moyennant quelques supplémentaires *bricolages* ; d'ailleurs, on songera aux réflexions de Gocha Tsetskhladze, spécialiste de la région du Pont à la période archaïque, qui notait également que

« *We long considered the Pontic region to be something unique, but the problems we face there are much the same as those encountered in other parts of the ancient world.*<sup>69</sup> ».

Force est de constater le perfectionnement méthodologique et le développement de l'utilisation auxiliaire des sciences « dures » en céramologie, depuis l'intégration du tessou comme simple fossile directeur au sein d'un discours historique<sup>70</sup> jusqu'aux analyses archéométriques révélant la composition des pâtes céramiques ou la nature des contenus, ou aux modélisations mathématiques et statistiques permettant de reconsidérer des phénomènes historiques ou sociaux à des échelles différenciées : il est pourtant nécessaire d'accompagner ces « progrès » techniques et scientifiques de réflexions et de problématiques abouties, capables de mieux interroger les sociétés du passé – en s'attachant à moins refléter nos propres préoccupations modernes<sup>71</sup>.

Devant la difficulté de conclure une introduction, on se permettra seulement une nouvelle fois de souligner l'effort important de tous les contributeurs à proposer, tester, et confirmer des méthodologies audacieuses et originales, et la capacité à discuter, critiquer, confronter et améliorer les expériences de réflexion ; ces expériences, ces rencontres, qui doivent être régulièrement renouvelées, et ainsi – malheureusement ? plutôt heureusement – continuellement dépassées.

---

<sup>1</sup> J'en profite ainsi pour remercier les personnes et les institutions qui ont rendu possible l'organisation de ces journées et la publication de ce volume, et notamment notre laboratoire d'archéologie, le LAHM (UMR 6566, CREAAH), et son directeur Mario Denti, l'Université Rennes 2, et tous les partenaires, et enfin et surtout remercier tous les participants à cette enrichissante expérience scientifique et humaine.

<sup>2</sup> Nous reviendrons plus tard sur ce terme, ainsi que dans différentes contributions du présent ouvrage.

<sup>3</sup> Car le sujet nous est plus familier. On remarquera cependant au fil du texte que certaines observations qui seront faites sur l'utilisation de concepts en archéologie sont très proches des préoccupations dans d'autres espaces géographiques (le bassin méditerranéen oriental par exemple) ou dans d'autres champs chronologiques et culturels (la question de la romanisation par exemple).

<sup>4</sup> Et donc concernant la période que l'on qualifiait alors de « précoloniale » : des éléments historiographiques sur ce sujet dans LOURDIN-CASAL, ROURE, 2006.

<sup>5</sup> Rappelons que l'œuvre de H. G. WELLS *La Guerre des Mondes (The War of the Worlds)* publiée en 1898, qui illustre un certain « darwinisme social », justifiait en effet le colonialisme triomphant de l'Empire britannique de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, en faisant d'ailleurs de l'Angleterre la première victime d'une race supérieure, ces envahisseurs martiens provenant d'un monde en cours de désertification et dotés d'une suprématie technologique sans appel.

<sup>6</sup> Du titre du quatrième chapitre de l'ouvrage, « Le nouveau monde de la colonisation » : LÉVÊQUE, 1964, p. 253.

<sup>7</sup> Pour cela l'on doit beaucoup à Jean Bérard : BÉRARD, 1941, puis réédition augmentée en 1957 aux Presses Universitaires Françaises.

<sup>8</sup> *Le genti non greche della Magna Grecia*, Actes du onzième congrès d'études sur la Grande Grèce (Tarente, 10-15 octobre 1971), Naples, Arte Tipografica, 1972.

<sup>9</sup> Le titre étant « Aspetti e problemi dell'archeologia del mondo indigeno » : DE LA GENIÈRE, 1972, p. 225-228.

<sup>10</sup> En référence à *La vision des vaincus* de l'historien de la conquête espagnole Nathan Wachtel, régulièrement invoquée dans les recherches récentes sur le monde indigène (WACHTEL, 1971).

<sup>11</sup> ORLANDINI, 1972, p. 301. Jean-Paul Morel ne dira pas autrement, concernant la sculpture, en notant une sorte d'« aclassicisme » (terme qu'il empruntait à Mario Napoli) indigène, agissant comme un filtre lorsque les sculpteurs indigènes de l'intérieur de la Campanie, aux VI<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles, réinterprètent avec force liberté et « désinvolture » les modèles grecs (MOREL, 1991, p. 16).

<sup>12</sup> Voir notamment MOREL, 1974, p. 385.

<sup>13</sup> GRUZINSKI, ROUVERET, 1976, p. 162.

<sup>14</sup> GRUZINSKI, ROUVERET, 1976, p. 167. Même si aujourd'hui, on préfère revenir à la définition et au sens premier d'acculturation, qui n'impose en aucun cas un sens unique de relation (BATS, 2014, p. 149, et BATS, à paraître) – pourvu que l'on ne l'affuble pas d'un qualificatif annulant cette réciprocité étymologique.

<sup>15</sup> *Modes de contacts* 1983.

<sup>16</sup> DE LA GENIÈRE, 1983, p. 271-272.

<sup>17</sup> DE LA GENIÈRE, 1983, p. 257.

<sup>18</sup> CARTER, 1993, p. 364.

<sup>19</sup> MALKIN, 1998, p. 5. Il emprunte le concept historique de « Middle Ground » à l'historien américain Richard White, mis au point dans *The middle ground : Indians, empires, and republics in the Great Lakes region, 1650-1815*, Cambridge, Cambridge University Press, 1991.

<sup>20</sup> Par exemple, ANTONACCIO, 2004, p. 71.

<sup>21</sup> A partir du moment où nous avons défini ce que nous entendons par « mixte » au début de cet article, nous ne mettrons plus les guillemets.

<sup>22</sup> Cette distanciation avec l'helléno-centrisme qui concerne en même temps l'art grec d'Occident : voir notamment SETTIS, 1989, DENTI, 1999, ou CROISSANT, 2003.

<sup>23</sup> DIETLER, 1992, p. 402.

<sup>24</sup> BELLAMY, VILLETTE, sous presse.

<sup>25</sup> Effectivement, on peut rappeler notamment que Jean-Paul Morel utilise dès l'époque de ses recherches à Garaguso le terme « hybride » pour qualifier des objets d'apparence grecque, mais de facture indigène (MOREL, 1974, p. 384).

<sup>26</sup> Pour l'utilisation anthropologique de ces termes, voir BURKE, 2009, p. 49, ou déjà Serge Gruzinski, *La pensée métisse*, Paris, Fayard, 1999. Dans le domaine de l'archéologie, on retrouve notamment les deux derniers termes, associés à celui d'hybridité, dans LUCE, 2007a, p. 18, CRIELAARD, BURGERS, 2011 p. 76, OSANNA, 2012 p. 25.

<sup>27</sup> MÜLLER, 2002, p. 391. Elle s'appuyait notamment sur les travaux de l'anthropologue Jean-Loup Amselle. L'étude du matériel spécifique de l'Incoronata a conduit à des réflexions comparables, dans DENTI, 2009a ; DENTI, dans cet ouvrage.

<sup>28</sup> MALKIN, 2007, p. 187, ALBANESE PROCELLI, 2010, p. 507.

<sup>29</sup> CROISSANT, 2003, p. 235.

<sup>30</sup> Voir aussi DENTI, 2002, p. 52.

<sup>31</sup> Question sur laquelle nous revenons dans la partie suivante.

<sup>32</sup> MOREL, 1995, p. 422, BATS, 2007, p. 195.

<sup>33</sup> Sur cette problématique voir notamment BALCO, 2012, p. 30.

<sup>34</sup> SHEPHERD, 2011, p. 127, OSANNA, 2012, p. 27.

<sup>35</sup> On trouvera « Ibridazione » ou « ibridizzazione » dans la littérature italienne. Voir par exemple, MOREL, 2010, p. 281 ; CRIELAARD, BURGERS, 2011 ; p. 85 ; BALCO, 2012, p. 2 ; KLEIBRINK, MASCI, 2012, p. 92 ; OSANNA, 2012, p.20. On retrouve d'ailleurs le terme dans la thématique du congrès de Tarente de septembre 2014, intitulé « Ibridazione ed integrazione in Magna Grecia. Forme, modelli e dinamica ».



- 
- <sup>36</sup> On se reportera notamment à SILLIMAN, 2013 et la bibliographie associée, pour ce qui concerne plus particulièrement l'archéologie du colonialisme en Amérique.
- <sup>37</sup> OLIVIER, 2012, p. 63-75.
- <sup>38</sup> Comme chez Gordon CHILDE, 1956, *Piecing Together the Past : the Interpretation of Archeological Data*, Routledge & Kegan Paul, Londres ; voir notamment DIETLER, HERBICH, 1994, p. 460.
- <sup>39</sup> AMSELLE, 1999, également dans la lignée du norvégien Fredrik Barth, qui dès 1969 expose sa théorie de la frontière ethnique (BARTH, 1995, traduction en français de sa contribution de 1969).
- <sup>40</sup> POUTIGNAT, STREIFF-FENART, 1995, p. 93 et suivantes.
- <sup>41</sup> RUBY, 2006, p. 34.
- <sup>42</sup> DIETLER, HERBICH, 1994, HERRING, 1998, p. 12, BATS, 2007, p. 198, DORES CRUZ, 2011.
- <sup>43</sup> BOISSINOT, 2008, p. 140, BÉRARD, 2012, p. 79.
- <sup>44</sup> RUBY, 2006, p. 48-49, LUCE, 2007a, p. 17, BATS, 2010, p. 12, BOISSINOT, 2011, p. 172.
- <sup>45</sup> JUTEAU, 1996, p. 97, RUBY, 2006, p. 37.
- <sup>46</sup> MALKIN, 2007, p. 187.
- <sup>47</sup> Pascal Ruby dit à ce sujet : « On ne peut pas accepter que chaque auteur « bricole » sa définition afin de caractériser le groupe étudié dans le sens ethnique qui lui convient. » (RUBY, 2006, p. 59).
- <sup>48</sup> Autre condition retenue nécessaire pour certains, pour définir le groupe ethnique : RUBY, 2006, p. 45.
- <sup>49</sup> Mais cette problématique se retrouve également dans le bassin oriental de la Méditerranée, pour le cas notamment des termes de « Scythes » et de « culture scythe » hérités des descriptions d'Hérodote : voir TSETSKHLADZE, 2012, en part. p. 332.
- <sup>50</sup> Des éléments dans MUSTI, 1994, notamment l'introduction. Voir également sur ce sujet la contribution récente sur l'identification des Oenôtres, par Salvatore Bianco et Addolorata Preite : BIANCO, PREITE, 2014, dans le cadre du *workshop* « Identity problems in Early Italy : a workshop on methodology » qui s'est déroulé à l'École Française de Rome et a donné lieu à des contributions dans le n° 126/2 des *MEFRA* (BLAKE *et al.*, 2014).
- <sup>51</sup> Sur la critique de la notion de colonisation et ses dérivés, on peut renvoyer à OSBORNE, 1998, YNTEMA, 2000, ou encore LEPORE, 2000.
- <sup>52</sup> BOISSINOT, 1998, p. 21.
- <sup>53</sup> Pour une critique plus approfondie des limites et des pièges de la discipline ethnoarchéologique en général, on se reportera à l'article au titre provocateur d'Olivier Gosselain, « A quoi bon l'ethnoarchéologie » (GOSSELAIN, 2011).
- <sup>54</sup> Pour reprendre le titre et une interrogation récurrente de Philippe Boissinot (BOISSINOT, 1998, p. 24).
- <sup>55</sup> HALL, 1997, HALL, 2002.
- <sup>56</sup> CROISSANT, 2007, où il est d'ailleurs plutôt question des « styles ».
- <sup>57</sup> LUCE, 2007b, p. 42.
- <sup>58</sup> BOISSINOT, 2008, p. 140-143, même si, ailleurs en contexte colonial grec, la « mise en réseau » de ces différents indices pourrait nous faire accéder aux processus de construction de l'identité, collective cette fois (BÉRARD, 2012, p. 79).
- <sup>59</sup> SHEPHERD, 2011, p. 116.
- <sup>60</sup> BOISSINOT, 2011, p. 172.
- <sup>61</sup> DIETLER, HERBICH, 1994.
- <sup>62</sup> DIETLER, HERBICH, 1994, p. 468-469.
- <sup>63</sup> SHEPHERD, 2011, p. 117.
- <sup>64</sup> Premièrement interprétée comme la tombe d'un étranger (DE SIENA, 1990, p. 78), Gillian Shepherd propose d'y voir une différenciation de statut social, orchestrée par la communauté à travers le « design » de la tombe (SHEPHERD, 2011, p. 122).
- <sup>65</sup> A ce titre, se reporter aux observations de Philippe Boissinot pour les contextes funéraires (BOISSINOT, 2008), et pour les contextes rituels notamment à l'introduction de l'ouvrage récent dirigé par Mario Denti et Marie Tuffreau-Libre, *La céramique dans les contextes rituels. Fouiller et comprendre les gestes des anciens* (DENTI, 2013, notamment p. 19).
- <sup>66</sup> Dans *Logiques métisses. Anthropologie de l'identité en Afrique et ailleurs*, Paris, 1990, p. 248, cité dans LUCE, 2007a p. 18.
- <sup>67</sup> Voir notamment BIANCO, 2011, p. 5-9, et BIANCO, PREITE, 2014.
- <sup>68</sup> CROISSANT, 2007, p. 37.
- <sup>69</sup> TSETSKHLADZE, 2012, p. 352.
- <sup>70</sup> Par exemple dans BÉRARD, 1960 p. 69. La céramique a longtemps tenu ce rôle principal et traditionnel d'indicateur chronologique et de « relations commerciales » (*Ibid.*).
- <sup>71</sup> « De nos jours, l'archéographe (celui qui dessine les choses anciennes) se substitue à l'archéologue, privilégiant une description clinique, aussi complexe que rassurante. Par conséquent, le recours à l'appareil scientifique utilisé pour les analyses des céramiques a trop souvent comme corollaire une grande pauvreté épistémologique. » dans ALLIOS, 2012, p. 24.

ALBANESE PROCELLI R.M., 2010, « Presenze indigene in contesti coloniali sicelioti: sul problema degli indicatori archeologici », dans TREZINY H. (éd.), *Grecs et indigènes de la Catalogne à la mer Noire*, Paris, Aix-en-Provence, Errance, Centre Camille Julian, coll. « Bibliothèque d'Archéologie Méditerranéenne et Africaine », n° 3, p. 501-508.

ALLIOS D., 2012, « Le silence des signes - une archéologie de la céramique », *Échappées*, 1, p. 19-25.

AMSELLE J.-L., 1999, « Anthropologie de la frontière et de l'identité ethnique et culturelle : un itinéraire intellectuel », dans *Confini e frontiera nella grecità d'Occidente, Atti del trentasettesimo Convegno di studi sulla Magna Grecia (Taranto, 3-6 ottobre 1997)*, Tarente, Istituto per la storia e l'archeologia della Magna Grecia, p. 17-42.

ANTONACCIO C.M., 2004, « Siculo-geometric and the Sikels: Identity and Material Culture in Eastern Sicily », dans LOMAS K. (éd.), *Greek identity in the Western Mediterranean. Papers in honour of Brian Shefton*, Leiden-Boston, Brill, p. 55-81.

BALCO W., 2012, « Tri-Nodal Social Entanglements in Iron Age Sicily: Material and Social Transformation », *Field Notes: A Journal of Collegiate Anthropology*, 3, 1, p. 24-35.

BARTH F., 1995, « Les groupes ethniques et leurs frontières », dans POUTIGNAT P. *et al.* (trad.), *Théories de l'ethnicité, suivi de Les groupes ethniques et leurs frontières, Fredrik Barth*, traduit par Philippe POUTIGNAT, traduit par Jocelyne STREIFF-FENART et traduit par Jacqueline BARDOLPH, Paris, Presses universitaires de France, p. 203-249.

BATS M., 2007, « Entre Grecs et Celtes en Gaule méridionale : de la culture matérielle à l'identité ethnique », *Pallas. Revue d'études antiques*, 73, p. 191-198.

BATS M., 2010, « Les objets archéologiques peuvent-ils véhiculer une identité ethnique? », dans TREZINY H. (éd.), *Grecs et indigènes de la Catalogne à la mer Noire*, Paris, Aix-en-Provence, Errance, Centre Camille Julian, coll. « Bibliothèque d'Archéologie Méditerranéenne et Africaine », n° 3, p. 9-12.

BELLAMY C., VILLETTE M., « L'Incoronata (Southern Italy): Ceramics Productions and Identities in a VII<sup>th</sup> Century BC Greek-Indigenous Pottery Workshop. Beyond the Differences », *II Congreso Internacional sobre estudios cerámicos. Etnoarqueología y Experimentación : Más allá de la analogía (Granada, 5-9 Marzo 2013)*, sous presse.

BERARD J., 1941, « La colonisation grecque de l'Italie Méridionale et de la Sicile dans l'histoire et dans la légende. Aperçu du problème », *Revue des Études Grecques*, 54, 256, p. 198-217.

BERARD J., 1960, *L'expansion et la colonisation grecques jusqu'aux guerres médiques*, Paris, Aubier éditions Montaigne, coll. « Histoire », 178 p.

BERARD R.-M., 2012, « Grecs, indigènes et au-delà. La question de l'ethnicité dans les ensembles funéraires en contexte colonial », dans ZURBACH J. et CAPDETREY L. (éd.), *Mobilités grecques : migrations, réseaux, contacts en Méditerranée, de l'époque archaïque à l'époque classique*, Bordeaux, Ausonius, p. 67-81.

BIANCO S., 2011, *Enotria. Processi formativi e comunità locali. La necropoli di Guardia Perticara*, Lagonegro, Tipografia Zaccara, 88 p.

BIANCO S. et PREITE A., 2014, « Identificazione degli Enotri. Fonti e metodi interpretativi », *Mélanges de l'École française de Rome - Antiquité*, 126, 2.

BLAKE E., BOURDIN S., SMITH Ch., 2014, « Introduzione », *MEFRA* [En ligne], n° 126–2, URL : <http://mefra.revues.org/2435>

BOISSINOT P., 1998, « Que faire de l'identité avec les seules méthodes de l'archéologie? », dans D'ANNA A. et BINDER D. (éd.), *Production et identité culturelle. Actualité de la recherche (Rencontres méridionales de Préhistoire récente, deuxième session, Arles 1996)*, Antibes, APDCA, p. 17-25.

BOISSINOT P., 2008, « Genres et identités au risque de l'archéologie. Le cas de la Protohistoire », *Pallas*, 76, p. 137-149.

BOISSINOT P., 2011, « L'ethnicité en mode régressif, de l'âge du fer à l'âge du bronze Quelques problèmes épistémologiques », dans GARCIA D. (éd.), *L'Âge du bronze en Méditerranée. Recherches récentes*, Paris, Errance, coll. « Hespérides », p. 171-191.

BURKE P., 2009, *Cultural hybridity*, Cambridge, Polity Press, x+142 p.

CARTER J.C., 1993, « Taking possession of the land: early greek colonization in southern Italy », dans SCOTT A.R. et SCOTT R.T. (éd.), *Eius virtutis studiosi. Classical and postclassical studies in memory of Frank Edward Brown (1908-1988)*, Washington, National Gallery of Art, p. 343-367.

CRIELAARD J.P. et BURGERS G.-J., 2011, « Communicating Identity in an Italic-Greek Community: the Case of L'Amastuola (Salento) », dans GLEBA M. et HORSNAES H.W. (éd.), *Communicating identity in Italic iron age communities*, Oxford, Oxbow Books, p. 73-89.

CROISSANT F., 2003, « Sur la diffusion de quelques modèles stylistiques corinthiens dans le monde colonial de la deuxième moitié du VIIe siècle », *Revue archéologique*, 36, 2, p. 227-254.

CROISSANT F., 2007, « Style et identité dans l'art grec archaïque », *Pallas. Revue d'études antiques*, 73, p. 27-37.

DE SIENA A., 1990, « Contributi archeologici alla definizione della fase protocoloniale del Metapontino », *Bollettino Storico della Basilicata*, 6, p. 71-88.

DENTI M., 1999, « Per una fenomenologia storico-culturale del linguaggio figurativo dei Greci d'Occidente in età arcaica », dans CASTOLDI M. (éd.), *Koina. Miscellanea di studi archeologici in onore di Piero Orlandini*, Milan, Et, p. 205-221.

DENTI M., 2002, « Linguaggio figurativo e identità culturale nelle più antiche comunità greche della Siritide e del Metapontino », dans MOSCATI CASTELNUOVO L. (éd.), *Identità e prassi storica nel Mediterraneo greco*, Milan, Et, p. 33-61.

DENTI M., 2009, « Des Grecs très indigènes et des Indigènes très grecs. Grecs et Oenôtres au 7<sup>e</sup> siècle av. J.-C. », dans ROUILLARD P. (éd.), *Portraits de migrants, portraits de colons I*, Paris, De Boccard, coll.« Colloques de la Maison René-Ginouvès », n° 5, p. 77-89.

DENTI M., 2013, « Pour une archéologie de l'absence. Observations sur l'analyse intellectuelle et matérielle de la céramique en contexte rituel », dans DENTI M. et TUFFREAU-LIBRE M. (éd.), *La céramique dans les contextes rituels. Fouiller et comprendre les gestes des Anciens*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, coll. « Archéologie et Culture », p. 13-23.

DIETLER M., 1992, « Commerce du vin et contacts culturels en Gaule au premier Age du fer », dans BATS M. et al. (éd.), *Marseille grecque et la Gaule, Actes du Colloque international d'Histoire et d'Archéologie et du Ve Congrès archéologique de Gaule méridionale (Marseille, 18-23 novembre 1990)*, Lattes, Aix-en-Provence, ADAM-PUP, coll. « Etudes massaliètes, 3 », p. 401-410.

DIETLER M. et HERBICH I., 1994, « Ceramics and Ethnic Identity: Ethnoarchaeological observations on the distribution of pottery styles and the relationship between the social contexts of production and consumption », dans *Terre cuite et société. La céramique, document technique, économique, culturel, Actes des XIV<sup>e</sup> Rencontres Internationales d'Archéologie et d'Histoire d'Antibes (Juan-Les-Pins, 21-23 octobre 1993)*, Juan-les-Pins, APDCA, p. 459-472.

DORES CRUZ M., 2011, « "Pots are pots, not people": material culture and ethnic identity in the Banda Area (Ghana), nineteenth and twentieth centuries », *Azania: Archaeological Research in Africa*, 46, 3, p. 336-357.

GOSSELAIN O.P., 2011, « A quoi bon l'ethnoarchéologie? », dans BOISSINOT P. (éd.), *L'archéologie comme discipline ?*, Paris, Seuil, p. 87-111.

GRUZINSKI S. et ROUVERET A., 1976, « Ellos son como niños. Histoire et acculturation dans le Mexique colonial et l'Italie méridionale avant la romanisation », *Mélanges de l'Ecole française de Rome. Antiquité*, 88, 1, p. 159-219.

HALL J.M., 1997, *Ethnic identity in Greek antiquity*, Cambridge, Cambridge university press, xviii+228 p.

HALL J.M., 2002, *Hellenicity: between ethnicity and culture*, Chicago, University of Chicago Press, xx+312 p.

HERRING E., 1998, *Explaining change in the matt-painted pottery of southern Italy. Cultural and social explanations for ceramic development from the 11th to the 4th centuries B.C*, Oxford, Archaeopress, coll.« BAR International Series », n° 722, viii+255 p.

JUTEAU D., 1996, « L'ethnicité comme rapport social », *Mots*, 49, 1, p. 97-105.

KLEIBRINK M. et MASCI M.F., 2012, « Brevi cenni sulla ceramica prodotta a Francavilla-Lagaria nell'ottavo secolo a.C. (periodo Medio-Geometrico) », dans ALTIERI P. (éd.), *X Giornata Archeologica Francavillese. Atti della X Giornata Archeologica Francavillese (Francavilla, 5 novembre 2011)*, Castrovillari, Patitucci, p. 78-95.

LA GENIERE (DE) J., 1972, « Aspetti e problemi dell'archeologia del mondo indigeno », dans *Le genti non greche della Magna Grecia, Atti dell'undicesimo convegno di studi sulla Magna Grecia (Tarente, 10-15 ottobre 1971)*, Naples, Arte tipografica, p. 225-272.

LA GENIERE (DE) J., 1983, « Entre Grecs et non-Grecs en Italie du Sud et Sicile », dans *Modes de contacts et processus de transformation dans les sociétés anciennes, Actes du colloque de Cortone (24-30 mai 1981)*, Rome, Ecole Française de Rome, coll. « Publications de l'Ecole Française de Rome », p. 257-272.

LEPORE E., 2000, *La Grande Grèce. Aspects et problèmes d'une « colonisation » ancienne*, Naples, Centre Jean Bérard, 95 p.

LEVEQUE P., 1964, *L'aventure grecque*, Paris, Armand Colin, coll. « Le Livre de Poche ».

LEVI-STRAUSS C., 1994, « Anthropology, Race and Politics: A Conversation with Didier Eribon », dans BOROFKY R. (éd.), *Assessing Cultural Anthropology*, New York, McGraw-Hill, p. 420-429.

LOURDIN-CASAL K. et ROURE R., 2006, « Historiographie du terme précolonisation en Italie et en France », *European Review of History - Revue européenne d'Histoire*, 13, 4, p. 607-620.

LUCE J.-M., 2007a, « Géographie funéraire et identités ethniques à l'âge du Fer en Grèce », *Pallas. Revue d'études antiques*, 73, p. 39-51.

LUCE J.-M., 2007b, « Introduction », *Pallas. Revue d'études antiques*, 73, p. 11-23.

MALKIN I., 1998, *The returns of Odysseus: colonization and ethnicity*, Berkeley, University of California Press, xiii+331 p.

MALKIN I., 2007, « Ethnicité et colonisation : le réseau d'identité grecque en Sicile », *Pallas. Revue d'études antiques*, 73, p. 181-190.

*Modes de contact et processus de transformations dans les sociétés anciennes. Forme di contatto e processi di trasformazione delle società antiche*, Actes du colloque de Cortone, 24-30 mai 1981, Rome, École française de Rome, 1983.

MOREL J.-P., 1974, « Garaguso (Lucanie) : traditions indigènes et influences grecques », *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 118, 2, p. 370-395.

MOREL J.-P., 1991, « Le sanctuaire de Fondo Ruozzo à Teano (Campanie) et ses ex-voto », *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 135, 1, p. 9-34.

MOREL J.-P., 1995, « De la Basilicate au Languedoc et à Carthage. Propositions grecques et choix des autochtones », dans ARCELIN P. et al. (éd.), *Sur les pas des Grecs en Occident. Hommages à André Nickels*, Paris, Errance, coll. « Etudes massaliètes », n° 4, p. 419-425.

MOREL J.-P., 2010, « Quelques aspects de la culture matérielle dans le Pont Nord : vers une koinè entre Grecs et indigènes? », dans TREZINY H. (éd.), *Grecs et indigènes de la Catalogne à la*

*mer Noire*, Paris, Aix-en-Provence, Errance, Centre Camille Julian, coll.« Bibliothèque d'Archéologie Méditerranéenne et Africaine », n° 3, p. 279-289.

MÜLLER C., 2002, « Conclusion : Archéologie et identité dans la perspective de l'anthropologie constructiviste », dans MÜLLER C. et PROST F. (éd.), *Identités et cultures dans le monde méditerranéen antique*, Paris, Publications de la Sorbonne, p. 383-395.

MUSTI D., 1994, *Strabone e la Magna Grecia. Città e popoli dell'Italia antica*, Padova, Esedra, coll.« Saggi di antichità e tradizione classica », n° 8, 312 p.

OLIVIER L., 2012, *Nos ancêtres les Germains. Les archéologues au service du nazisme*, Paris, Tallandier.

ORLANDINI P., 1972, « Aspetti dell'arte indigena in Magna Grecia », dans CENTRO STUDI DELLA MAGNA GRECIA (éd.), *Le Genti non greche della Magna Grecia, Atti dell'undicesimo Convegno di studi sulla Magna Grecia (Taranto, 10-15 ottobre 1971)*, Naples, Arte tipografica, p. 273-308.

OSANNA M., 2012, « Prima di Eraclea: l'insediamento di età arcaica tra il Sinni e l'Agri », dans OSANNA M. et ZUCHTRIEGEL G. (éd.), *Amphi Sirios Roas. Nuove ricerche su Eraclea e la Siritide*, Venosa, Osanna, p. 17-43.

OSBORNE R., 1998, « Early Greek colonisation? The nature of Greek settlement in the West », dans FISHER N.R.E. et WEES H. van (éd.), *Archaic Greece: New Approaches and New Evidence*, Londres, Swansea, Duckworth, The Classical Press of Wales, p. 251-269.

POUTIGNAT P. et STREIFF-FENART J., 1995, *Théories de l'ethnicité, suivi de Les groupes ethniques et leurs frontières, Fredrik Barth*, Paris, Presses universitaires de France, 270 p.

RUBY P., 2006, « Peoples, fictions? Ethnicité, identité ethnique et sociétés anciennes », *Revue des Etudes Anciennes*, 108, 1, p. 25-60.

SETTIS S., 1989, « Idea dell'arte greca d'Occidente fra Otto e Novecento : Germania e Italia », in *Un secolo di ricerche in Magna Grecia, Actes du 28<sup>e</sup> congrès d'études sur la Grande Grèce (Tarente, 7-12 octobre 1988)*, Tarente, Istituto per la storia e l'archeologia della Magna Grecia, p. 135-176.

SHEPHERD G., 2011, « Hybridity and Hierarchy: Cultural Identity and Social Mobility in Archaic Sicily », dans GLEBA M. et HORSNAES H.W. (éd.), *Communicating identity in Italic iron age communities*, Oxford, Oxbow Books, p. 113-129.

SILLIMAN S.W., 2013, « What, where and when is hybridity? », dans CARD J. (éd.), *The archaeology of Hybrid Material Culture*, Carbondale, Center for Archaeological Investigations, p. 486-500.

TSETSKHLADZE G.R., 2012, « Pots versus People: Further Consideration of the Earliest Examples of East Greek Pottery in Native Settlements of the Northern Pontus », dans HERMARY A. et TSETSKHLADZE G.R. (éd.), *From the Pillars of Hercules to the footsteps of the Argonauts*, Leuven, Peeters, p. 315-374.

WACHTEL N., 1971, *La vision des vaincus. Les Indiens du Pérou devant la conquête espagnole, 1530-1570*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des histoires », 395; 12 p.

YNTEMA D.G., 2000, « Mental landscapes of colonization: The ancient written sources and the archaeology of early colonial-Greek southeastern Italy », *Bulletin antieke beschaving*, 75, p. 1-49.